Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 1

Artikel: Opinions italiennes sur la question du canon à tir rapide
Autor: Feyler, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338044

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

OPINIONS ITALIENNES

SUR LA

QUESTION DU CANON A TIR RAPIDE

Nous avons dit, dans notre livraison de mai 1902, les conditions dans lesquelles l'Italie avait transformé son matériel d'artillerie de campagne léger. Un prochain article de notre collaborateur, le colonel A. Pagan, exposera le mode d'emploi du nouveau canon italien mod. 1901, et permettra de se rendre compte plus exactement encore jusqu'à quel point cette pièce répond, ou plutôt ne répond pas, aux desiderata des partisans du canon à tir rapide.

C'est dire que la solution adoptée par nos voisins du sud est loin d'avoir, chez eux, mis un terme au débat. Si les novateurs ont perdu la première manche, ils ne désespèrent pas de gagner la seconde, quand il s'agira de remplacer le canon lourd. La discussion continue donc, mettant aux prises quelques-uns des officiers les plus distingués de l'artillerie italienne.

Bien qu'en Suisse la question paraisse virtuellement tranchée, elle n'a pas été suivie de si près par la généralité de nos officiers qu'un résumé des opinions échangées en Italie ne soit de nature à les instruire et à les éclairer. Aussi bien n'intéresse-t-elle pas les seuls artilleurs. Elle n'est pas d'une portée exclusivement technique ; au contraire, elle entre dans le vif de la tactique du champ de bataille. Dans notre exposé, nous nous placerons à ce dernier point de vue.

Les deux brochures auxquelles nous allons nous adresser portent le même titre : *La moderna artigliera da campagna.* La première est l'œuvre du général U. Allason, commandant

le régiment d'artillerie de montagne[1]. Le général Allason est un admirateur du matériel *à tir accéléré;* le canon à tir rapide ne lui dit rien qui vaille.

La seconde brochure sort de la plume du major G. Pistoj, de l'Inspectorat de l'artillerie de campagne, à Rome. Elle met la même ardeur à défendre les nouvelles idées que son contradicteur à les attaquer.

Graves, en effet, sont les reproches que le général Allason adresse à ce qu'il appelle « le nouvel évangile » de l'arme. Pour lui, la conception du champ de bataille telle que se la font les novateurs, ne répond pas à la réalité; c'est un « édifice d'imaginations poétiques ». Les novateurs pensent « que sur les champs de bataille futurs, les troupes, poussées par le besoin de se couvrir, et favorisées en cela par l'emploi de la poudre sans fumée, seront parfaitement invisibles ».

Impossible par conséquent de trouver un objectif dont la distance est déterminée au moyen de la fourchette. Force est de transformer radicalement le mode d'emploi de l'artillerie.

« En effet, l'artillerie, disent-ils, *n'aura plus devant elle un ennemi visible,* au sein duquel elle sèmera la mort, mais elle devra déchaîner l'ouragan qui abat et déracine violemment tout ce qui se trouve dans une zone déterminée, que les artilleurs ne verront pas, mais sur laquelle le commandant *saura que l'ennemi se prépare et se concentre.* »

Voici alors l'effet qu'elle doit obtenir, voici ce qu'on lui demande :

« Si, comme cela est nécessaire, on veut rendre certaines zones de terrain intenables à l'ennemi, il est indispensable d'arriver à couvrir la largeur battue sans y laisser de lacunes, *sans que l'adversaire puisse y trouver aucun abri* où il soit à couvert, aucune route pour s'élancer à travers les mailles d'un filet trop lâche... »

Et voici les conséquences, ajoute le général Allason : la rapidité du tir, la plus grande que l'on puisse obtenir avec la force humaine; la rapidité, sans se préoccuper de la complication, ni du poids du matériel; la rapidité, sans se préoccuper de la consommation des munitions; la rapidité du tir,

[1] Ceux de nos lecteurs qui ne lisent pas l'italien trouveront une traduction française des pages principales de cette brochure dans la *Revue d'artillerie*, livraison d'août 1902. Nous nous permettrons d'emprunter, pour le présent article, quelques passages à cette traduction.

devenue condition, non de supériorité, mais de vie pour l'artillerie.

Ayant ainsi posé « le nouvel évangile de l'arme » en en accentuant les traits presque jusqu'à la caricature, le général Allason se demande si la nouvelle tactique que l'on voudrait faire adopter à l'artillerie « est une conséquence immédiate, nécessaire, indispensable, de l'augmentation de la rapidité du tir, ou si elle ne serait pas plutôt l'expression d'une idée préconçue qu'on désire mettre en pratique, en demandant, après coup, aux techniciens, le moyen de la réaliser. »

Il y a lieu de croire que cette dernière hypothèse est la vraie, que le changement tactique a *précédé*, non *suivi*, la transformation technique. C'est pourquoi l'aspect sous lequel se présente la question lui paraît extrêmement inquiétant. « Imaginer une nouvelle tactique, s'éprendre d'une nouvelle idée, et demander ensuite à la mécanique les moyens de résoudre le problème créé avec préméditation, c'est un procédé pour le moins insolite, anormal, qui peut faire naître quelque défiance, inspirer quelque prudence à ceux qui veulent l'adopter, et à l'esprit qui l'étudie. »

Les expériences réalisées jusqu'ici sont-elles de nature à lever le doute ? Notre auteur ne le pense pas. Les matériels à tir rapide lui paraissent dommageables surtout pour ceux qui les adoptent.

La rapidité du tir ne doit pas devenir *vertigineuse*, comme le pensent certains novateurs zélés. Elle doit tenir compte de trois facteurs au moins : 1° l'impossibilité d'augmenter au delà de certaines limites le nombre des voitures de munitions ; 2° la nécessité d'éviter, pour faire campagne, un matériel trop compliqué ; 3° les exigences du tir lui-même, car si on veut observer les résultats obtenus pour déterminer la première distance, puis pour modifier continuellement le tir d'après les résultats observés, il est évident qu'on doit laisser un certain temps entre un coup et le suivant ; en outre, si l'on doit régler le tir sur les résultats observés, il est nécessaire de faire quelques modifications aux données du pointage et du tir, et cela aussi prend du temps.

« Augmenter la rapidité du tir dans des limites modérées, de manière à pouvoir tirer 40 à 50 coups par *batterie* (de six pièces) en une minute, et sans effort exagéré, voilà ce que je considère comme un vrai progrès, un perfectionnement utile ;

et cela parce que j'admets que les troupes chercheront, et réussiront dans une certaine mesure, à diminuer le temps pendant lequel elles sont exposées au feu de l'ennemi, et alors la possibilité de conduire le feu avec plus de soin durant la détermination de la distance, pour l'accélérer ensuite jusqu'au degré indiqué, augmente grandement la probabilité d'atteindre le but.

» Ceux qui connaissent l'efficacité terrible des projectiles modernes contre les buts animés comprennent à merveille que 40 coups à la minute, par batterie, représentent un feu qui n'a plus besoin d'augmentation ; à moins que, dans la tactique moderne, il ne suffise plus d'anéantir l'ennemi, mais qu'il faille le pulvériser.

» D'où il résulte qu'une plus grande rapidité est inutile, et peut même être considérée comme dangereuse, parce qu'elle rend possible le gaspillage des munitions. Elle doit certainement être tenue pour nuisible, si l'on est obligé, pour la réaliser, de mettre en service un matériel plus compliqué et plus lourd, des assemblages plus délicats, peu aptes à la rude vie des camps, et si l'on est amené à gâter l'arme *batterie* pour la réduire, comme ont fait les Français, à quatre pièces seulement. »

Concluant, le général Allason s'exprime comme suit :

« La grande question, la question définitive, n'est pas entre les affûts rigides et ceux à déformation, entre ceux qui sont cuirassés et ceux qui sont privés d'un tel revêtement ; elle n'est pas non plus entre les deux manières différentes dont l'artillerie doit ou peut exécuter son feu.

» Non, la vraie question est celle de savoir si les idées émises par Langlois et ses partisans, encouragés plus ou moins par les expériences déjà exécutées ou à exécuter — ont conduit ou doivent conduire à cette découverte : que l'artillerie (ou ce que l'on est convenu jusqu'à présent d'appeler de ce nom), c'est-à-dire le feu exécuté avec pointage direct, avec observation des résultats, et par suite réglé et rationnellement conduit, est véritablement devenu un moyen d'action inutile pour la guerre, — soit parce qu'il s'est montré inefficace, soit parce qu'il est devenu d'une exécution impossible, et si on a découvert en même temps un autre moyen d'action différent de l'artillerie, qu'on l'appelle encore ou qu'on ne l'appelle plus de ce

nom, c'est-à-dire un feu inconscient, non pointé, non observé, non réglé, conduit avec une folle rapidité, quelque chose que l'on considère encore comme une machine servie par une intelligence, mais où je vois certes la machine sans plus distinguer l'intelligence qui la conduit.

» Telle est la question qu'il importe de résoudre. »

*
* *

Le major Pistoj la résoud dans un sens diamétralement opposé au général Allason. Dès le début, il pose nettement le principe : L'artillerie ne doit plus être de nom seulement, mais de fait, l'auxiliaire de l'infanterie ; elle doit seconder celle-ci de la façon la plus complète et continuellement. Aucun matériel n'est aussi propre à remplir cette condition qu'un matériel à tir rapide, largement utilisable depuis des positions abritées.

L'auteur raille le classique duel des artilleries, précédant nécessairement l'entrée en ligne des fantassins. Ceux-ci attendent, sans bouger, que l'artillerie adverse ait été réduite au silence. Alors seulement, les batteries victorieuses se souviennent que l'ennemi dispose aussi d'une infanterie contre laquelle il convient de diriger ses coups.

N'est-il pas préférable, dès la rencontre avec l'ennemi et la décision prise de l'attaquer, de mettre le canon en action afin de détruire l'obstacle que représente à notre propre infanterie l'infanterie ennemie ? Cet obstacle détruit, nos fantassins avancent le mieux qu'ils peuvent, et à chaque nouvel obstacle qui se dresse devant eux, le canon rentre dans la danse pour l'anéantir.

Et pourquoi ne serait-il jamais affecté à battre autre chose que le point d'attaque ? Ne vaut-il pas bien mieux qu'il soit en mesure d'intervenir contre tout renfort ennemi en quelque lieu qu'il surgisse, et d'aider à toute offensive des siens en quelque endroit qu'elle se dessine ?

Ces desiderata tiennent strictement compte du développement de la bataille moderne ; et c'est ainsi que sans rien changer à l'essence de l'arme, on arrive à cette conclusion que l'artillerie remplira mieux de cette façon-là sa tâche d'auxiliaire.

Seulement, il s'agit de traduire ces idées en actes, et pour cela, nous avons besoin de moyens bien différents de ceux qui nous ont servi jusqu'à ce jour.

En effet, que signifie la concentration du feu du plus grand nombre de batteries possible sur une position ? Cela signifie lancer sur cette position une quantité immense de projectiles, sans tenir compte ni du temps nécessaire, ni de la quantité des forces immobilisées, ni du personnel et du matériel exposés. Avec le vieux matériel, impossible de procéder différemment. Ne nous étonnons donc pas si la logique a poussé le tacticien à réclamer du technicien un nouvel instrument, capable de lancer les mêmes projectiles en un temps plus court et avec une notable économie de force et de matériel.

Second point. Avant d'en arriver à l'acte final, la bataille comporte de nombreux épisodes. Comment notre artillerie interviendra-t-elle en masse dans ces moments-là ? Pouvons-nous espérer qu'elle agira depuis les premières positions occupées ? Nullement ; le terrain imposera ses exigences dans chaque cas. Rien de plus naturel, dès lors, si le tacticien s'adresse de nouveau au technicien et lui dise : Je désire n'être pas obligé d'employer toute mon artillerie dès le commencement de l'action ; je voudrais au contraire avoir des batteries de reste, afin que le canon puisse se faire entendre dans chaque engagement partiel.

De même, le tacticien demandera un outil qui, pour concourir efficacement au succès d'une attaque, ne doive pas nécessairement être employé sur un seul point et en quantité énorme, de telle sorte que partout ailleurs on en soit dépourvu. Il faut pouvoir l'utiliser au contraire de telle façon qu'il ôte à l'ennemi toute possibilité de revenir à la charge ailleurs et de se reformer.

Une grande rapidité de tir permet de satisfaire à ces exigences tactiques. Elle le permet sans que l'on puisse parler de « gaspillage » de la munition.

Déclarer qu'un canon qui tire 30 coups à la minute aura épuisé son approvisionnement de 300 coups en 10 minutes, c'est énoncer une affirmation mathématiquement juste, mais non tenir compte des faits. A ce taux-là, on peut aussi constater que le canon à tir simplement accéléré aura consommé le même approvisionnement en 25 minutes, et qu'après 20 minutes, le fantassin armé du fusil à répétition ne disposera plus d'une cartouche. De tels arguments sont sans valeur. La question est uniquement de savoir si une seule batterie qui tire un

feu rapide peut obtenir, dans le même temps, le même effet que deux ou plusieurs batteries à tir lent.

A cette question, l'expérience permet de répondre affirmativement. Il suffit d'examiner les tirs comparatifs exécutés en France et dans d'autres lieux.

Le major Pistoj donne les résultats de quelques-uns de ces tirs. Nous ne les reproduisons pas. La *Revue militaire suisse* a déjà publié, à diverses reprises, des indications de cette nature. Nous y renvoyons le lecteur. Bornons-nous à constater que sur un but immobile, une batterie à tir rapide obtient des effets égaux ou supérieurs en un temps sensiblement moindre, et avec une moindre consommation de munition. S'il s'agit d'un but mobile que l'on encadre dans une grande fourchette, quitte à couvrir de projectiles le terrain intermédiaire, la consommation de munition sera peut-être un peu plus forte, mais on aura le gain de la surprise qui est énorme.

Il est parfaitement oiseux de rechercher avant tout l'anéantissement de l'artillerie adverse par la prépondérance des pièces. Cet anéantissement ne saurait être si aisément obtenu, car l'ennemi prévoyant s'empressera de se mettre momentanément à couvert. La grosse affaire est d'être toujours prêt à rentrer en action chaque fois que cet ennemi dessinerait une nouvelle intention d'offensive.

On aboutit donc à de courts instants d'un tir impétueux auquel succède le silence, et cette tactique se résume en ces mots : surprise — effet — position abritée.

Cela étant, il est sans intérêt de rechercher combien de coups peuvent être lancés à la minute par un canon à tir rapide. Le résultat seul importe. Dès l'instant que la rapidité existe sans entraîner le gaspillage des munitions, nous n'en demandons pas davantage. Nous ne demandons pas à l'arithmétique de nous en fixer l'intensité. Constatant qu'elle est très grande, il nous suffit d'y ajouter le désir d'un pointage facile et d'une machine peu pesante et point compliquée.

Or, que l'on puisse faciliter les procédés de pointage, le fait est hors de doute. Et que des pièces à tir rapide puissent être construites moins pesantes que les canons à tir lent actuels, la preuve en est établie aussi : Krupp n'a-t-il pas construit le canon de 75 pesant 967 kg. ? Et si le mécanisme de ce canon, après une longue série de 850 coups, fonctionnait encore, peut-on le taxer de délicat, d'impropre à la guerre ?

Naturellement, la rapidité du tir oblige à une union plus intime encore de l'artillerie avec les autres armes. Il faudra par tous les moyens s'employer à développer les qualités manœuvrières de l'artillerie, ce qui ne dépend pas seulement du poids du matériel, mais de nombre d'autres facteurs encore, ayant à leur base l'instruction des cadres. L'infanterie s'est trouvée dans une situation analogue après l'adoption du nouveau fusil. Elle s'applique constamment à la recherche des meilleurs modes d'emploi de son arme à tir rapide et précis, et elle n'hésite pas à endosser les responsabilités nouvelles qui en découlent pour elle. Il en sera de même pour l'artillerie, et ce travail lui sera facile si elle sait s'affranchir des dogmes et des affirmations non prouvées pour poursuivre des essais pratiques et les discuter.

* * *

Tel est, en résumé, l'état de la discussion en Italie. Les expériences faites en Suisse n'ont pas encore été rendues suffisamment publiques, au moins dans leur détail, pour qu'un débat sur le meilleur emploi du nouveau matériel ait pu s'engager. Pour autant que nous sommes renseignés, les méthodes françaises ne sont pas considérées dans nos milieux artilleurs comme une conséquence nécessaire de l'adoption du canon à tir rapide. On y penche pour le maintien, dans la mesure du possible, des procédés de réglage et de tir actuels.

Mais il serait prématuré de conclure. Il faut attendre que le mystère un peu enfantin dont on entoure chez nous l'étude de la transformation de l'artillerie ait été plus complètement levé.

F. F.